

# Fontaine, 10 juin 1944

## Témoignage de Jeanne Delapierre

Le village incendié et l'assassinat de son mari, Lucien Maurice.

Le matin au réveil vers les 6 heures, les Allemands étaient là. On a entendu le bruit de leurs pas sur la route; on les a vus arriver en colonne. Ils étaient nombreux. Les hommes qui étaient au village sont partis. Ils ont dit : « On monte dans la forêt ; on va se cacher ». Mon mari était là aussi. Ils lui ont dit : « Viens avec nous. » Il leur a répondu : « Je n'ai rien fait. Non, je ne pars pas. » Il avait 36 ans.

Dès le matin donc, ils sont partis se cacher. Plus tard, on a su que la veille des résistants avaient tiré sur un convoi d'Allemands qui se trouvaient dans la vallée, au niveau de Notre Dame de Briançon. Les Allemands ont su que les résistants étaient par ici. Et le lendemain, les Allemands étaient à Naves.

Où étaient les résistants à ce moment là ?

Comme d'habitude, ce matin là, on est parti travailler. Mon mari a pris ses papiers et le peu d'argent que l'on avait. On est allé au champ vers l'église, biner les pommes de terre. Là, mon mari m'a dit : « Tu vois, j'aurais dû aller me cacher dans le clocher. » Quelques instants plus tard, on a vu deux Allemands rentrer dans l'église et fouiller le clocher.

Puis deux soldats sont arrivés. Ils nous ont fait signe de venir; on s'est approché. Ils m'ont dit : « Non, c'est lui » Ils l'ont emmené. Moi je suis restée au champ un moment à travailler, mais j'ai voulu savoir où il était... Je suis donc rentrée et je l'ai vu sur la place du village. Il m'a dit « Ils m'ont questionné ; que veux-tu que je leur dise, moi ? Je ne sais rien. » Ils voulaient savoir où se trouvaient les hommes du village. Ils essayaient de le faire parler.

Quelques hommes plus âgés étaient restés au village. Victor BAUDIN a été tué ce jour-là aussi. Il avait 59 ans.

Plus tard dans la matinée, vers 11 heures, les Allemands ont mis le feu au village, pour se venger. Mon mari a dû être tué à ce moment-là.

J'ai vu le village s'embraser et le feu progresser dans notre direction. Pendant ce temps, les Allemands pillaient notre maison (linge, nourriture ; nous avons deux vaches qu'ils ont emmenées). Mon père, mutilé de la guerre de 14 était avec moi; mais il ne pouvait rien faire le pauvre !

J'avais la petite dernière, qui avait 14 mois, dans mes bras. Nos quatre autres enfants étaient à notre chalet d'alpage des Avignons, avec ma mère.

Peu après, j'ai entendu crier là-bas sur le Crey. Je suis descendue. Des gens m'ont barré le chemin.

Qui ? Je ne sais plus. Mon mari était là, recouvert d'une couverture. Ça... ça a été horrible. Qui l'avait amené ici ? Il avait été retrouvé carbonisé sur le trottoir de la maison « Sansamat », visage contre terre, le dos perforé de plusieurs balles et la poitrine complètement éclatée. Il a donc été fusillé dans le dos !

Longtemps l'impact des balles est resté visible sur le mur...

Il a été identifié grâce à ses chaussures. À ce moment-là, les allemands avaient quitté le village.



Y a-t-il eu des témoins de l'exécution de votre mari ?

Un témoin a vu les Allemands présenter à mon mari une caisse remplie d'armes et un fusil de chasse. Ils voulaient savoir à qui appartenaient ces armes.

Y a-t-il eu une solidarité ?

Oui, familiale, bien sûr.

Les Suisses ont beaucoup aidé le village. Déjà, avant la reconstruction, ils nous ont fait parvenir beaucoup de choses : des colis et même du matériel agricole ... des tombereaux ...

Les autres villages ?

C'était la misère pour tout le monde.

Et puis après, il a fallu vivre...

Ma mère était donc aux Avignons depuis quelques jours.

Ici, à Fontaine, on restait pour s'occuper des champs, des jardins. Les foins n'étaient pas commencés.

Dans les jours qui ont suivi, beaucoup d'habitants de Fontaine sont partis à Grand Naves ou à Ronchat.

Nous, comme la maison n'était pas complètement détruite, on est resté là et on s'est débrouillé seuls.

Ceux qui n'ont pas subi de pertes humaines, ont petit à petit reconstruit des abris provisoires.

Quant à moi, après avoir refait la toiture avec mes beaux frères, j'ai dû faire le deuil et survivre avec mes cinq enfants.

Qu'est-ce que je pouvais faire ?

J'avais mes parents : ils étaient de Fontaine. Mon père avait perdu une jambe lors de la guerre de 14.

Moi, j'étais fille unique. Partir d'ici ? Avec cinq gosses ? Je n'avais que mon certificat d'études.

Et puis aller où ? Laisser mes parents seuls ? Je ne pouvais pas ...

On est donc resté là et on a tenté de s'en sortir. Mes parents habitaient avec moi. Ils avaient 52 ans, tous les deux, ils m'ont été d'un grand secours.

On avait dix à douze bêtes ... J'ai travaillé, j'ai trimé ...

## **Soixante ans après**

Il faut que les jeunes se souviennent quand même. C'est quelque chose d'affreux. On ne peut pas décrire. C'est sommaire ce que je vous ai raconté là. Mais on ne peut pas tout dire dans le détail. On ne doit pas oublier ce qui s'est passé. C'est un devoir de mémoire.

Jeanne DELAPIERRE  
(Propos recueillis par Jacques DELORME, le 30 mai 2004)

